

Zeitschrift: Protar
Herausgeber: Schweizerische Luftschutz-Offiziersgesellschaft; Schweizerische Gesellschaft der Offiziere des Territorialdienstes
Band: 9 (1943)
Heft: 5

Artikel: La compagnie DA au combat
Autor: Semisch, Guido
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-362929>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Inhalt — Sommaire

	Seite	Nachdruck ist nur mit Genehmigung der Redaktion und des Verlages gestattet.	Page
La compagnie DA au combat.		Bundesratsbeschluss über Fürsorge an der Zivilbevöl-	114
Par le major d'art. DCA Guido Semisch	101	kerung bei Kriegsschäden	
Angst und Panik bei Luftangriffen. Von Wm. Ernst Herzig	107	Mitteilungen aus der Industrie. Eine neue Universalbahre	
Nos ailes de demain! Par le cap. Ernest Naeff	110	für Luftschutz und Armee. Von Hptm. d. San. K. Sigg	116
Die Bekämpfung der Phosphorbrandbomben.		Kleine Mitteilungen	119
Von Hans Jaenke	112	Offizielle Mitteilungen	122
		Literatur	123

La compagnie DA au combat

Par le major d'art. DCA Guido Semisch

Le lecteur s'étonnera peut-être de lire ce mot de combat en relation avec la défense aérienne. Certes la troupe de DA a comme mission première de protéger les personnes et les objets des suites d'attaques aériennes. Mais cette mission exige qu'elle combatte contre des éléments tels que le feu, etc. Elle doit, par conséquent, apporter dans son travail un esprit combattif et agressif. Le travail d'une troupe de DA prend dans sa phase aiguë nettement le caractère d'un combat qui se livre contre les effets de l'attaque ennemie. Au surplus, la troupe de DA peut avoir l'occasion de combattre contre l'ennemi en personne (troupes de l'air, saboteurs); c'est d'ailleurs pour cela qu'elle est armée en partie.

Il nous semble donc légitime de parler de combat et de caractériser par là plus spécialement la phase où la troupe de DA est mise en action pour lutter contre les dégâts causés par les attaques aériennes.

1. — Conditions dans lesquelles travaille la compagnie DA.

L'action de la troupe de DA s'accomplit dans des conditions qui impriment un caractère spécial à ce travail.

Parmi d'autres, il convient de citer le fait que la troupe de DA ne peut pas attaquer offensivement l'ennemi de l'air et ne peut intervenir qu'au moment où les dégâts existent déjà ou sont en train de naître. Ce fait constitue un énorme désavantage. Pour obtenir un succès la compagnie DA devra intervenir le plus rapidement possible. Il y a une seule possibilité de diminuer le désavan-

tage de devoir d'abord attendre: c'est d'avoir un réseau de renseignements de premier ordre. Avec ce moyen, le temps qui s'écoule entre l'avènement du dégât et le moment de l'intervention peut être écourté. Un autre fait nous vient en aide ici. La troupe de DA travaille dans un secteur qui lui est attribué. Elle peut et doit par conséquent en tirer tous les avantages. Déjà la disposition des troupes peut, si elle est choisie judicieusement, permettre l'intervention rapide. D'autres facteurs doivent pourtant y apporter leur part. Un de plus important est un commandement techniquement et tactiquement bien instruit.

Ainsi nous constatons qu'avec une organisation bien comprise et une instruction technique et tactique poussée à tous les échelons nous pouvons faire face aux événements.

Le développement de l'arme de l'air pose à la troupe de DA des problèmes de plus en plus difficiles. Les expériences de guerre nous montrent que le poids des bombes, jetées sur un objectif déterminé, tend à augmenter. La concentration de feu obtenue devient de plus en plus forte. Ceci provient du fait que le nombre d'appareils et le calibre des bombes augmentent sans cesse. Des bombes de 1000 kg. deviennent d'un usage courant et les bombes de 4000 kg. sont déjà au domaine de l'ordinaire. La précision de tir a en même temps été améliorée.

Par suite de toutes ces améliorations les dégâts causés ne se présentent plus comme des points épars dans le secteur à défendre, mais il se produit des zones de dégâts qui comprennent un, deux, trois blocs de maisons, voir des quartiers entiers.

Nous n'avons pas besoin d'en dire plus long pour faire comprendre que la tactique de la DA en est modifiée d'une façon très sensible.

Souvent on a entendu et on entend même encore la remarque qu'avec une bonne aviation de chasse et beaucoup de DCA la DA devient superflue. Rien n'est plus faux que cela, car les expériences de guerre montrent le contraire. Les trois armes, aviation, DCA et DA forment ensemble un bloc de défense contre les attaques aériennes.

2. — Conduite de la compagnie DA.

Nous savons qu'une compagnie DA est formée de différentes sections de caractères très différents. Il s'agit pour le combat de ne pas disperser ces forces et de coordonner l'action des sections. Or ceci est seulement possible si le commandant de compagnie voit clair dans son organisation de combat. Esquissons d'abord rapidement comment se déroule le film d'une action.

L'attaque ayant eu lieu, des dégâts se sont produits que la compagnie DA devra combattre. Pour pouvoir engager sa troupe, le commandant doit savoir de quoi il s'agit. Son service de renseignement doit donc lui donner les éléments. En possession des rapports sur les dégâts, le travail du commandement se fait et il se manifeste dans une décision du chef, exprimée dans un ordre. Et ensuite vient la phase, où l'action de la troupe se déroule.

Il va sans dire que plusieurs de ces actions et de leurs préliminaires peuvent chevaucher les unes sur les autres. Mais cela n'empêche pas que dans l'action d'ensemble nous trouvons toujours les mêmes groupes qui nous imposent ce qu'il convient d'appeler le fractionnement tactique de la compagnie DA.

Le *groupe du commandement* est le centre de l'ensemble. Il est constitué par le commandant et ses aides.

Le *groupe renseignement et liaison* constitué par la section AOL et les patrouilles d'observation a comme mission de rapporter tous les renseignements utiles et en même temps de servir de liaison. Les sources de renseignements forment un réseau aussi dense que possible en tenant compte de la collaboration des DAI, DAE et des SFM. La transmission se fait par le moyen le plus commode pour chaque cas, et chaque moyen de transmission est doublé par d'autres moyens, pour le cas où le moyen normal, tel que le téléphone, ne va plus. Tous les renseignements convergent finalement vers un centre de renseignement qui est représenté par la centrale d'alarme.

Les *groupes de combat* comprennent toutes les autres sections qui sont là pour combattre les dégâts. Leur travail s'accomplit sur la base des ordres reçus du commandant. Les groupes de combat ne sont pas fixés rigidement. Leur composition varie au contraire selon les dégâts à combattre.

3. — Principes de tactique DA.

Dans les grandes lignes les principes de tactique générale sont applicables et il est parfois utile de les rappeler.

La tactique est définie comme l'art de disposer et d'employer les troupes dans le terrain où elles doivent combattre. Malheureusement certains cherchent à apprendre cet art comme on apprend un métier manuel. Ils se fabriquent des «recettes» et s'entourent d'un appareil technique perfectionné, croyant ainsi pénétrer dans les secrets de la tactique. Certes, chaque art utilise un outillage technique, mais il ne faut pas confondre la technique et l'art. Si nous voulons progresser en tactique il faut voir les choses d'un point de vue plus élevé et embrasser les problèmes dans leur ensemble.

Chaque problème tactique se présente sous une forme différente, car les éléments qui le constituent sont également très variables. Nous pouvons donc en tirer une règle générale qui dit que chaque problème tactique doit être étudié à neuf. Nous ne pouvons pas prendre l'étude d'un autre problème tactique analogue et l'appliquer sans risquer de graves erreurs. Donc pas d'emploi pour les «recettes de cuisine».

Chaque problème tactique peut présenter plusieurs solutions. Il est difficile de dire d'une façon absolue quelle est la solution la meilleure lors de manœuvres. En temps de guerre le succès ou l'échec donnent la réponse nette. Il faut donc se garder de juger d'une manière trop absolue. Parlons plutôt de solutions qui sont bonnes et d'autres qui sont moins bonnes. D'ailleurs le facteur temps joue un rôle important. Une bonne solution à un problème tactique qui s'applique trop tard peut devenir une mauvaise solution. Une solution moins bonne, mais appliquée au bon moment peut s'avérer excellente. Gardons-nous donc de brider le commandant par un jugement trop rigide de la part de l'instructeur.

Chaque problème tactique se présente comme une chose multiple et compliquée. Pour voir clair il faut en dégager l'essence. Il faut donc chercher à simplifier en dégageant les grandes lignes. Et c'est précisément un travail que chaque commandant doit tendre à faire toujours mieux et rapidement. Cette simplicité doit aussi se montrer ensuite dans les décisions prises et surtout dans les ordres donnés. Plus nos ordres sont simples et clairs plus nous avons la chance de les voir exécutés conformément à notre idée. Exerçons-nous donc constamment à ce travail de logique et de bon sens.

La guerre apporte des frictions, des surprises. Nous pouvons certes étudier l'adversaire d'une façon aussi détaillée que possible quant à ses effectifs, son armement, les méthodes de combat, etc. Tout en ne pénétrant pas jusqu'au fond de ces choses, il y a un domaine que nous ne pouvons pas étudier techniquement et seulement émettre des hypothèses. Il s'agit des intentions de l'adversaire. Il y aura donc toujours une certaine dose de

surprises. Mais il faut apprendre à réagir rapidement quand quelque chose de nouveau, d'inattendu se présente.

Et la chose la plus importante en tactique réside dans le fait de ne jamais rester passif. Le commandant qui attend passivement les événements ne réussira jamais. Il faut aussi dans la défensive rester agressif. Dans le travail tactique cette agressivité est déjà signalée, si le chef cherche à savoir ce qui se passe et n'attend pas passivement jusqu'à ce que les renseignements arrivent à lui. Pour la conduite d'une compagnie DA il est éminemment important que le commandant surveille le fonctionnement de son réseau de renseignements, qu'il cherche à pousser l'exploration le plus possible. L'agressivité d'un commandant est généralement doublée d'esprit de décision. Encore un facteur qu'il s'agit de développer en commun avec le sens de la responsabilité.

En tactique, seul le commandant responsable peut décider et ceci est valable à tous les échelons. Il ne sort jamais rien de bon d'un conseil de guerre. Les aides du chef seront interrogés au besoin par lui sur des questions qui les concernent, mais en dernier ressort la décision vient du chef. L'organisation du commandement doit être clair et fixer pour chacun les compétences qui lui reviennent.

4. — Travail du commandant.

Nous parlerons ici uniquement du travail tactique du chef en laissant de côté l'éducation et l'instruction de la troupe, l'organisation administrative, etc.

Le commandant étant placé avec sa troupe dans une situation résultant d'une attaque aérienne doit, avant d'engager ses forces, être au courant de ce qui s'est passé. Les rapports qui lui parviennent donnent la base pour apprécier la situation. Néanmoins d'autres éléments doivent compléter ces rapports. Il s'agit de tenir compte des troupes DA à disposition, des conditions locales, des conditions atmosphériques et de l'ennemi.

a) Appréciation de la situation.

L'appréciation de la situation est l'examen critique de tous ces éléments. Pour se faciliter le travail et pour ne rien oublier il faut chercher à ordrer ses pensées et toujours observer la même suite dans l'examen des différents points.

Le *rapport des dégâts* est le plus important des points et il se traite donc en premier lieu. Il faut en tirer le maximum. Il ne suffit pas de le lire, il faut le disséquer. De chaque phrase il faut tirer son sens, son importance et sa répercussion sur l'ensemble du problème. C'est un examen critique que nous devons faire.

La troupe joue un rôle également considérable. Avec beaucoup de troupes nous pouvons agir autrement qu'avec très peu de monde. Mais l'équipement de ces troupes mérite aussi d'être pris en considération. Avec une troupe motorisée nous

pouvons intervenir plus rapidement qu'avec une troupe à pied pour autant que l'état du terrain ne renverse pas les valeurs. En remarquant ce fait, nous découvrons que le tableau d'intervention, utilisé en général, ne nous fournit pas tous les éléments pour apprécier le facteur troupe. Il faut en outre savoir, si nous avons une troupe agguerrie ou non, si le moral de la troupe est bon ou non, si la troupe est fatiguée d'un effort précédent ou non. Est-ce que la troupe a eu l'occasion de rétablir complètement, a-t-elle mangé, etc.? Est-ce que l'équipement est complet, est-ce que les groupes sont homogènes? Nous constatons que le commandant doit savoir des tas de choses sur sa troupe et la plus petite partie de ces éléments peut être trouvée sur un tableau d'intervention. Le reste, le commandant doit le savoir par le contact constant avec sa troupe. C'est pour cela qu'un commandant qui vit uniquement dans la paperasse ne peut jamais être un chef, surtout chef tactique, car il perd ainsi le contact avec la réalité. L'enseignement tactique doit donc tendre à rendre le chef indépendant de la paperasse et chercher à instruire par le travail pratique, surtout dans le terrain.

Les *conditions locales* comprennent toutes les particularités d'un agglomération. Par un travail de préparation minutieux déjà en temps de paix, le commandant doit apprendre à connaître son secteur à fond. Lorsqu'il se trouve en présence de la dure réalité, ses connaissances l'aident à apprécier le terrain. Il va sans dire que la carte lui sera d'un précieux concours s'il doit, de son poste de commandement, juger le terrain. Il est indispensable qu'il sache faire le rapport entre la carte et le terrain. Cette habileté s'acquiert encore par des exercices appropriés dans le terrain. Pour aide-mémoire il peut marquer sur sa carte des points qui l'intéressent et surtout il notera les changements intervenus à la suite d'attaques aériennes antérieures (accès bouchés, passages obstrués, etc.).

Les *conditions atmosphériques* peuvent influencer une action. Pensons par exemple au feu qui, suivant la direction du vent, peut avoir un aspect très différent. Pour les toxiques de guerre, le temps joue également un rôle prédominant. Le commandant fera donc organiser un service météorologique très simple qui lui donnera par intermittence les indications qui l'intéressent.

L'*ennemi* est considéré en dernier lieu, car il est sujet à fluctuation et souvent nous ne savons pas grand'chose de lui. Toutefois l'étude constante de ses moyens et de sa tactique nous donne des points de repères. Mais avant tout il faut bien se dire que ce qui est moderne et utilisé aujourd'hui peut déjà avoir changé demain. Donc notre esprit doit rester mobile et garder la capacité d'adaptation rapide.

L'*ensemble* donne l'aperçu de la situation. Nous avons examiné point par point en détail. En réalité, ce travail se fait très rapidement, au moins le plus rapidement possible. Mais il faut ne pas

aller trop vite et soupeser chaque détail important. Ce travail doit aussi se faire sans que le chef soit dérangé par des tas de choses qu'il peut laisser à ces sous-ordres (par exemple écrire ou téléphoner lui-mêmes ses ordres).

Il y a lieu de remarquer ici que l'atmosphère dans laquelle le commandant travaille importe beaucoup. Si les sous-ordres et la troupe sont bien en main du chef, il travaillera dans une atmosphère de confiance réciproque, indispensable à la réussite. Si le contraire est le cas, l'échec est certain. Mais cette confiance mutuelle fait partie de l'éducation de la troupe; elle ne s'acquiert pas seulement au moment du combat.

Des *manoeuvres* aussi bien montées que possible ne rendront jamais la réalité. Il faut bien se pénétrer de l'idée qu'à la guerre une certaine tension nerveuse doit être surmontée. Les frictions commencent à nous jouer de vilains tours, les rapports n'arrivent plus parce que l'estafette a été déchiquetée par une bombe, les liaisons téléphoniques sont dérangées, etc. C'est à ces moments-là que le chef réagit et ne reste point passif. Il nous semble important de rendre attentif à cet état de chose en guerre, car un homme averti en vaut deux. Il serait aussi parfaitement déplacé de ne pas vouloir sortir de la routine uniquement parce que c'est commode. Non, il faut regarder les choses en face telles qu'elles sont et alors cela ira.

b) *La décision.*

La décision que prend le chef est la résultante de toutes les réflexions contenues dans l'appréciation de la situation. C'est peut-être là un des moments les plus difficiles dans le travail du commandant. La situation exige souvent une décision rapide. Mais elle ne doit pas être prise hâtivement. Le temps utilisé pour conclure en pesant tous les facteurs d'une appréciation de la situation se retrouve après. Mais ce qu'il ne faut pas faire, c'est d'hésiter longtemps avant de prendre une décision dans un sens ou dans l'autre. Il faut se rappeler que la solution moins bonne, mais appliquée à temps, est meilleure que la plus mirobolante solution tactique appliquée trop tard.

La décision, ou plutôt le travail pour y arriver, relève essentiellement du caractère et du sens tactique du commandant. Ici nous sommes dans le domaine de la tactique où l'outillage consiste dans le calme et le bon sens du commandant. Il faut que le commandant se concentre sur l'essentiel du problème posé. Toutes sortes de petites préoccupations l'assajilleront, mais il doit les écarter pour concentrer toute son énergie sur la décision qu'il va prendre.

c) *L'ordre.*

Il est l'expression de la volonté du chef. Une des grandes difficultés qui se présentent presque toujours chez le débutant, c'est de savoir exprimer sa pensée en peu de mots clairs. Par beaucoup d'exercices d'application il faut tendre à rédiger un ordre court, clair et complet. Cela veut dire que,

malgré le peu de mots, on doit parfaitement dire sa volonté au subordonné et celui-ci y trouve aussi tout ce qu'il doit savoir pour le moment pour pouvoir agir. L'établissement d'un ordre fait partie de l'outillage pour l'art tactique. Il est donc permis de lui donner une forme bien établie qui permet à tous de parler le même langage et un langage où les points se succèdent toujours dans le même ordre.

L'ordre d'intervention se divise en général en trois ou quatre parties: l'orientation, l'intention, la mission et divers. L'orientation est donnée pour mettre le sous-ordre au courant de la situation. Jusqu'à présent, les commandants DA ont simplement reproduit les messages concernant les dégâts. Or, il faut faire la distinction entre le langage d'un simple soldat et le langage du chef. Sans toutefois tomber dans le domaine de l'hypothèse, l'orientation donnée par le commandant peut très bien être suggestive vis-à-vis du subordonné et préparer en quelque sorte déjà les points de l'ordre qui suivront.

L'intention et la mission peuvent souvent, du moins dans les ordres émis par le commandant de compagnie, être réunis en un seul point appelé alors *mission*. C'est l'expression de ce que le chef veut que le sous-ordre exécute. C'est précisément ce point qui demande une rédaction très soignée. Le commandant de bataillon donne, en général, une mission qui laisse beaucoup de place à l'initiative dans l'exécution. C'est pour cela qu'il indique dans le point «intention» les directives d'après lesquelles le commandant sous ses ordres doit travailler.

Le point «divers» contient des indications concernant les liaisons, l'acheminement, points de ralliement, etc. Tout ce que l'on peut indiquer dans l'ordre pour faciliter le travail du subordonné doit être dit. Ainsi le commandant indique le cheminement à prendre, si, par cela, il empêche des détours inutiles (par exemple si certains passages sont bloqués et qu'il faut passer ailleurs).

Il n'est pas toujours indiqué d'actionner tous les groupes devant intervenir dans une zone de dégâts par un seul et même ordre. Il est, au contraire, souvent avantageux de scinder en plusieurs ordres partiels. Dans la zone de dégâts, un officier dirige les opérations. C'est le *chef d'intervention*. A lui le commandant donne l'ordre d'intervention. Mais pour acheminer les différents groupes vers la zone de dégâts, et qui partent souvent de stationnements différents, il est plus indiqué de leur donner un ordre plus court, contenant uniquement l'effectif et le matériel à déplacer à un point fixé et la subordination nouvelle. Cet ordre peut s'appeler un *ordre de dislocation*. Il a l'avantage d'être bref et de ce fait pouvoir être transmis plus rapidement.

Quand le commandant a lancé ces troupes dans l'action il n'a pas terminé son travail. Maintenant il doit *conduire* sa compagnie. Comme il est en rapport constant avec les différentes zones de

dégâts, il suit la situation et agit en conséquence. Il n'est d'ailleurs nullement obligé de rester toujours à son poste de commandement. Il ira au contraire dans le terrain pour mieux se rendre compte et éventuellement intervenir et pour soutenir moralement sa troupe qui aime voir son chef partager le sort de la troupe. La liaison avec le poste de commandement est naturellement maintenue constamment.

5. — Travail des chefs de section.

Ils sont les aides du commandant. Comme chacun d'entre eux est un spécialiste, ils fonctionnaient jadis comme conseillers techniques du commandant. Aujourd'hui, le rôle de ces chefs de section a complètement changé en ce qui concerne le travail tactique. Les commandants sont aujourd'hui instruits de telle façon qu'ils connaissent suffisamment les particularités de chaque service. Ils peuvent donc manier leur compagnie sans avoir besoin d'une cour de conseillers autour d'eux pendant l'action. Comme d'autre part la tactique exige aujourd'hui d'avoir des officiers qui commandent comme chef d'intervention des détachements combinés, un rôle beaucoup plus intéressant et plus important est dévolu à ces chefs de section. Ils ne restent plus au poste de commandement durant toute l'action à s'embêter ou à embêter les autres. Au fur et à mesure que l'action se développe, il prennent le commandement de telle ou telle intervention.

Toutefois, certains chefs de section ont d'autres missions qui ne leur permettent pas de prendre le commandement de détachements d'intervention. Le chef AOL qui est l'officier de renseignement ne peut pas être distrait de son travail et ne sera, par conséquent, pas utilisé comme chef d'intervention. Le médecin a des tâches bien fixées dont nous ne pouvons non plus le distraire. Il ne sera donc pas pris comme chef d'intervention non plus.

Par contre, tous les autres chefs de section doivent pouvoir fonctionner comme chefs d'intervention. Dans l'action, ils ne sont plus chef de section vu que les sections dans leur ensemble sont directement sous les ordres du commandant, mais ils sont à disposition directe du commandant comme chefs d'intervention. Cette organisation qui modifie sensiblement la structure de la compagnie, telle qu'elle existe pour le service d'instruction, est nécessaire. D'une part, il faut que le commandant puisse commander directement sans perte de temps et combiner ses détachements d'intervention selon les nécessités de l'action. D'autre part, les chefs de section seront automatiquement enlevés de leur section par le fait qu'ils travaillent comme chef d'intervention. En plus, nous faisons remarquer que rares sont les cas, où une section entière est engagée à la même place. Si l'on veut comparer avec l'armée, nous devons, par exemple, nous représenter le travail tactique d'une batterie de campagne ou les chefs de section ont des attributions tactiques qui les amènent parfois à commander beaucoup plus que

leur propre section, parfois de n'avoir pas d'hommes directement placés sous leurs ordres.

Il ne faut pas oublier que le travail tactique d'une compagnie DA exige une organisation élastique pouvant s'adapter à chaque situation. Les chefs de section eux-mêmes doivent montrer la même élasticité dans l'adaptation au travail, car le chef d'intervention doit connaître tous les domaines d'une compagnie DA.

6. — Travail du chef d'intervention.

Nous devons nous représenter qu'au début de l'état d'alerte et de l'attaque les renseignements affluent. Le commandant apprécie la situation et, suivant sa décision, il donne son ordre d'intervention. Mais déjà dans sa décision il a désigné en dehors de lui-même l'officier qui commandera l'intervention. C'est donc à cet officier qu'il donnera l'ordre d'intervention. Cet ordre est donné verbalement pour autant que le chef d'intervention se trouve auprès du commandant où à proximité. Dans cet ordre la mission de l'officier est clairement définie. Il y est également fixé, si le chef d'intervention met ses groupes lui-même en marche ou si le commandant les lui envoie à un point de ralliement donné. En général, le commandant tend à décharger le chef d'intervention de ce travail supplémentaire. Nous admettons donc ce cas comme le cas normal.

Le chef d'intervention doit bien se pénétrer de sa mission. Il doit s'assurer qu'il a exactement saisi ce que son commandant veut de lui. Il sait donc maintenant qu'il va dans telle ou telle zone de dégâts diriger les opérations. L'orientation lui donne déjà une idée de ce que cela sera, car il connaît naturellement le terrain dans lequel il va combattre aussi bien que le commandant. Il sait qu'avec un nombre d'équipes, fixé dans l'ordre reçu, il doit remplir sa mission. Le point de ralliement est également connu. Il part le plus rapidement possible en prenant une ordonnance avec lui. Cette ordonnance est prélevée sur les troupes qui sont mises à sa disposition.

Il doit tendre à être le premier qui arrive dans la zone de dégâts. Immédiatement il entreprend la reconnaissance de détail en ayant soin de laisser son ordonnance au point de ralliement pour que les groupes qui arrivent trouvent quelqu'un. La reconnaissance doit naturellement se faire rapidement.

Entre temps voyons ce qui se passe dans les différents groupes. L'ordre de dislocation les a atteint. Le chef de groupe désigné transmet l'ordre à son remplaçant, tandis que lui file immédiatement en vélo pour rallier le chef d'intervention. Ainsi la troupe suit avec les engins, tandis que le chef de groupe prend de l'avance. Nous voyons un avantage à procéder ainsi. Le chef d'intervention et les chefs de groupe peuvent reconnaître le terrain. Les dispositions peuvent être prises avant que les groupes arrivent sur place. Quand ceux-ci arrivent, le chef d'intervention peut les lancer sans retard dans l'action. Il va sans dire que ce cas est

le cas idéal. Mais il faut toujours y tendre. L'essentiel avant tout est que le chef d'intervention puisse faire sa reconnaissance avant l'arrivée de la troupe, afin de ne pas faire attendre celle-ci sur place.

Ici il y a lieu d'ouvrir une paranthèse pour s'occuper du travail de préparation du chef d'intervention. Ce dernier a reçu une mission qui est basée sur la situation telle qu'elle se présentait au commandant au moment de la distribution d'ordres. Si par hasard la situation pour une raison ou une autre a changé entre temps, le chef d'intervention doit apprécier la situation. Si celle-ci nécessite impérieusement de déroger de l'ordre reçu, le chef d'intervention a le droit de le faire. Mais il doit néanmoins rester dans la ligne générale, exprimée par la volonté de son commandant et surtout il prend l'entièvre responsabilité de tout changement apporté aux ordres reçus. S'il réussit l'action, tout va bien. Dans le cas contraire il se verra certainement réprimandé ou même puni. Il ne faut donc déroger d'un ordre reçu que si la situation l'exige et encore choisir une solution qui mène au succès. Un officier capable et conscient de sa valeur sait prendre ses responsabilités.

Revenons au travail d'exécution. Le chef d'intervention distribue les missions aux chefs de groupes. Il s'agit ici d'ordres brefs. D'emblée l'orientation tombe, car nous nous trouvons en face de sinistres et chacun peut voir de ses propres yeux. Ces ordres sont donnés presque sous forme de commandements, brefs, incisifs. Par exemple, «groupe Blanc attaque feu de flanc du point X, prise d'eau à Y» (en montrant dans le terrain les points).

Le chef d'intervention a choisi son *poste de combat* qui doit être connu par tous les groupes sur place. Il communique son poste de combat également au poste de commandement de la compagnie. Le *nid de blessés* est également désigné par le chef d'intervention. Toutefois, il ne fait qu'indiquer le rayon dans lequel, au point de vue tactique, il veut l'avoir. Le chef de groupe responsable détermine alors d'après une reconnaissance détaillée l'emplacement exact et l'annonce ensuite au chef d'intervention. L'emplacement du *nid de blessés* est porté à la connaissance de tous les groupes travaillant sur place ainsi qu'au poste de commandement de la compagnie.

Les liaisons dans la zone de dégâts passent toutes par le poste de combat qui doit toujours être occupé, même si le chef d'intervention n'y est pas. Pratiquement la liaison se fait par les agents des différents groupes. Le chef d'intervention circulant dans le terrain garde personnellement le contact avec ses groupes. La liaison avec le poste de commandement de la compagnie est maintenue par les propres moyens de la troupe engagée.

Une fois le réseau des liaisons organisé, le chef d'intervention emploie son énergie à conduire. Il faut encore ici se représenter la réalité. La situa-

tion se modifie, soit que l'action progresse, soit qu'au contraire le sinistre prend le dessus. Dans certains points de la zone le succès est probant, dans d'autres l'échec est menaçant ou encore la lutte est indécise. Certains groupes ont éprouvé des pertes sensibles, d'autres au contraire ont été plus heureux. Le chef d'intervention doit suivre l'ensemble de l'action. Il modifie au besoin son dispositif. Il modifie au besoin la répartition des effectifs entre les différents groupes et fait le nécessaire pour obtenir éventuellement des renforts. Si par contre il peut se passer de certains effectifs, il les renvoie en les mettant de nouveau à disposition du commandant de compagnie. Ainsi il est toujours actif et il conduit.

Il est nécessaire ici de parler un instant du *médecin*. Nous avons dit qu'il ne sera jamais chef d'intervention. Mais néanmoins nous le verrons apparaître dans la zone de dégâts. En effet au lieu de rester assis au poste de commandement ou stationner au poste du service de santé au moment où il n'a encore rien à y faire, il va là où le travail existe. Le *médecin* va, par conséquence, au *nid de blessés* pour y faire le triage. Si la compagnie possède plus d'un *médecin* il est clair que ce procédé est indiqué, car un des *médecins* peut alors rester au poste du service de santé au moment où il y a du travail pour lui, tandis que les autres travaillent aux *nids de blessés*. Les compagnies ne possédant qu'un *médecin* sont naturellement handicapées. Mais néanmoins du point de vue tactique, psychologique et de l'avis de la majorité des *médecins*, même dans ce cas, le *médecin* cherche à faire le triage au *nid de blessés*. Tout d'abord, il se facilite le travail pour après et puis nous devons jamais nous imaginer qu'en cas de guerre les blessés arrivent aussi vite au poste du service de santé qu'en cas de manœuvre. Déjà le temps de les réunir au *nid de blessés* sera long, car il faut penser au chaos qui régnera dans la zone de dégâts. Nous n'avons qu'à consulter les photos publiées des dévastations causées par les attaques aériennes. Mais encore la préparation pour le transport prend un certain temps qui, dans les manœuvres, est toujours trop court en regard de la réalité. Et puis, le transport au poste du service de santé ne se fera pas dans les temps records que nous réalisons lors d'exercices. Encore ici des frictions, habituelles en temps de guerre, surgiront. On peut donc conclure que le *médecin* aura toujours le temps de venir au *nid de blessés* et d'y préparer son travail futur par le triage et des directives données au personnel.

Lors de *zones de dégâts très étendues* il ne sera pas exclu d'y envoyer plus d'un officier. Il y aura toujours un chef d'intervention unique, mais qui a sous ses ordres d'autres officiers qui prennent le commandement d'un secteur de la zone. Pratiquement leur mission est semblable à celle du chef d'intervention avec lequel ils gardent la liaison. Mais la liaison avec le poste de commandement de la compagnie part du poste de combat du chef

d'intervention. Le chef d'intervention garde le contact avec les postes de combat des officiers commandant un secteur et fait la coordination des différents secteurs en vue de l'action d'ensemble. Dans un cas pareil il sera indiqué que le remplaçant du commandant de compagnie prenne le commandement. Le commandant peut même lui-même aller sur place et laisser le poste de commandement à son remplaçant.

Dans une zone aussi étendue, il y aura donc le poste de combat du chef d'intervention et les postes de combat des chefs de secteur. Dans ce cas, il y aura aussi plusieurs nids de blessés. Le nombre de nids de blessés est d'ailleurs chaque fois dépendant du nombre de blessés, du terrain et du personnel dont nous disposons.

Si l'issue de l'intervention a été heureuse, la troupe ne s'attarde pas inutilement sur les lieux. Sa mission remplie, le chef d'intervention ordonne la retraite. C'est alors que tous les groupes doivent ramasser soigneusement tout leur équipement; même le matériel détérioré doit être ramené pour le réparer ensuite. Le chef d'intervention s'assure que tout ait été exécuté selon les ordres avant d'aller s'annoncer rentrant au poste de commandement de la compagnie.

7. — La collaboration des services.

Nous avons vu que le chef d'intervention coordonne les efforts des différents groupes en action. Quoique la situation détermine leur emploi, il y a quelques principes généraux à observer.

Chaque service ayant reçu une instruction spécialisée, on cherche à en tirer le maximum en les faisant travailler dans leur domaine. Toutefois, si la situation l'exige, il faut que le chef d'intervention passe outre et qu'il ordonne, par exemple, que des hommes du «Tec» viennent renforcer un groupe F.

L'outillage de chaque service est adapté au travail qu'il doit accomplir. Par conséquent, la suite dans laquelle interviennent les différents groupes est déterminée par les circonstances. Le groupe «San» ne cherche pas des blessés qui se trouvent inaccessibles derrière un rideau de feu. Dans ce cas, le groupe F se fraye un chemin et ramène les blessés pour les remettre entre les mains du groupe «San», à un endroit où celui-ci peut travailler. Le groupe «San» ne peut pas s'ouvrir le passage à travers les débris d'une maison écroulée pour chercher les blessés. Le groupe «Tec» devra lui ouvrir le passage.

Les exemples pourraient être multipliés. Cela nous mènerait trop loin. Retenons simplement que, pour un cas donné, le chef d'intervention combine les groupes de façon à réunir l'outillage nécessaire pour arriver à ses fins. L'engagement des différents groupes se fait en les échelonnant selon leur préparation spéciale. Ceux qui doivent ouvrir le chemin en avant, les autres derrière.

Les liaisons sont toujours maintenues par des agents pris dans la troupe en action. Le service de renseignements et de liaisons de la compagnie a des tâches dont il ne faut pas le distraire. Il est à la disposition directe du commandant. Si le personnel de ce service est suffisamment nombreux, le commandant pourra naturellement attribuer quelqu'un du service AOL. Ce cas se présentera probablement très rarement et, en tout cas, seul le commandant peut ordonner cette mise à disposition.

Pour les groupes «San» en particulier, il faut bien retenir qu'ils ne se tiennent pas seulement en dehors de la limite de la zone de dégâts, mais qu'ils y pénètrent pour chercher les blessés aussi loin que leur équipement le permet. Quand il s'agit d'une zone yperitée, le problème est particulier. Dans ce cas, il faut éventuellement y pénétrer sans l'aide du groupe «Chi». Mais toutes les dispositions seront prises pour protéger les soldats de l'effet des toxiques de guerre. Il faut plus particulièrement penser à établir une ou plusieurs stations de désinfection à la limite de la zone de dégâts.

8. — Considérations finales.

Nous avons cherché à montrer comment la compagnie travaille au combat, tout en signalant aussi certaines conditions qui doivent auparavant être réalisées. Nous devons avant tout éduquer et instruire les cadres et la troupe toujours à nouveau et tenir compte des expériences de guerre. Là, où celles-ci ne nous fournissent pas d'indications, il faut agir selon la logique.

Il faut plus particulièrement dans l'instruction des chefs tactiques, sortir d'une routine mécanisée. Nous voyons un danger dans le fait d'appuyer surtout sur des questions de pure forme extérieure. Les quelques schémas que nous avons indiqués concernent le langage tactique et servent d'aide-mémoire. Sans contenu, ces formes restent des lettres mortes. Elles doivent être vivifiées par l'essence spirituelle qui leur est donnée par celui qui les manie.

Angst und Panik bei Luftangriffen

Von Wm. Ernst Herzig, Olten

Wo Gott Pan sein furchterregendes Regiment ausübt, haben Wille und Logik ihren Sinn verloren und Angst und Schrecken sind an deren Stelle getreten. Wohl das schlimmste Uebel, das eine Armee oder auch eine Gruppe der zivilen Be-

völkerung treffen kann, ist die Panik, denn sie ist unberechenbar in ihrem Auftreten und furchtbar in ihrer Auswirkung. Gewissmassen «kühl bis ans Herz hinan» lesen wir in unseren Zeitungen die täglichen Nachrichten über Städtebombardierun-